

ECHO LIBRI

Bulletin d'information littéraire - Association loi 1901 - 6, avenue Marcel Doret, 75016 Paris.

Tél. & fax : 01 42 88 41 11

www.ladedicace.com

Aimer à lire c'est faire échange d'heures d'ennui (...) contre des heures délicieuses. (Montesquieu, Pensées)

L'ÉDITORIAL

Le sourire posthume de Monsieur Gutenberg

La fermeture de la division « Livres électroniques » d'AOL est caractéristique du faux départ qu'a pris le géant du réseau iPublish en jurant la dématérialisation de l'écrit.

A la fin des années 90, le livre électronique n'est pas encore tout à fait né, il a tout à prouver et dispose déjà de tous les atouts nécessaires à la révolution qui s'annonce à grands roulements de tambour. En septembre 1999, en effet, on claironnait haut et fort que la lecture sur ordinateur était un marché que rien ne pourrait arrêter. Il devait à court terme réduire l'édition sur support papier. Résultat : en dix-huit mois, on a enregistré 13 millions de dollars de perte et vingt-neuf personnes sont sur le point d'être licenciées. Ce n'est certes qu'un coup d'épée dans l'eau pour ce géant, mais le fait est caractéristique d'un secteur qui se cherche.

L'e-book présentait tant d'avantages ! Poids négligeable et identique quelle que soit la quantité de livres « embarqués », choix de la taille des caractères, dictionnaire intégré, multimédia et même, selon certains utilisateurs, la fin de la corvée de devoir tourner les pages (sic). Cela dit, le livre électronique n'a toujours pas réussi à corriger ses défauts, définir en premier lieu ce qu'est exactement un livre à lire sur un écran d'ordinateur. Premier problème

posé : quel est le bon format de fichier à utiliser ? PDF, Adobe Ebook, Microsoft Ebook ? Ensuite, il faut que la ligne téléphonique soit proche du modem intégré si l'on veut consulter un ouvrage non stocké dans la mémoire du cybook, et que le logiciel *ad hoc* soit installé. De plus, tous ne sont pas

Quant au prix, il reste élevé : même si de 915 au départ, il est passé à 457.50 , moyennant toutefois un abonnement de 19,70 par mois pendant un an pour accéder à une multitude de classiques de la littérature. Actuellement « motus et bouche cousue » sur le nombre de livres électroniques vendus, ce qui *a priori* laisse supposer qu'il n'y a pas lieu de s'en enorgueillir.

Aux Etats-Unis, l'aventure ne s'avère pas non plus aussi fructueuse qu'on l'espérait. En effet, tentée deux ans plus tôt qu'en France par l'éditeur Rocket, racheté depuis par Gemstar, ce dernier voit plusieurs fois reportée la vente à la France de deux de ses modèles (REB 1100 et REB 1200). Ses performances commerciales sur son propre territoire (américain donc) ne le comblent pas non plus d'enthousiasme.

Moralité : le livre papier n'est pas près de céder le pas au livre électronique qui en a bien pour quelques décennies à se perfectionner. L'invention de Gutenberg n'est à l'évidence pas encore tombée en désuétude. ■

Gaëtan de Salvatore



faciles à utiliser. Ne parlons pas de l'inconfort qu'entraîne la position prolongée face à l'écran : fatigue visuelle, douleurs lombaires et/ou cervicales. Enfin, les éditeurs sont confrontés à l'obligation de sécuriser et de protéger les fichiers contre les copies par des systèmes de cryptage. Presque tous ces fichiers d'ailleurs ont été piratés.

L'éditorial.....	p.	1
La Pêche aux Livres	p.	2, 3
Parlons-en.....	p.	4
Gourmandise et littérature	p.	4

Fondateur, Directeur de la Publication : Gaëtan de Salvatore

Comité éditorial : Présidente, Janine Frossard

Directrice de la Rédaction et Conception graphique : Martine Ardens

Rédaction : Christian Bedoin, Alessandra de Salvatore, André-Charles Cohen.

Responsable des enquêtes : Jean-Jacques Rebuffat - Dessins : Bob Sicot

ENCORE DE BELLES PAGES

Alamut
Vladimir Bartol

Alternant tableaux idylliques et épopées guerrières, ce récit est un long poème épique aussi merveilleux qu'un conte des *Mille et Une Nuits*. Il se situe d'ailleurs dans l'Iran du XI^e siècle, au royaume du prophète Seiduna, alias Hassan Ibn Saba, chef des Ismaéliens, secte rebelle aux Turcs seldjoukides alors au pouvoir.

Au sommet de son imprenable forteresse, Alamut, il s'est construit un mirador secret d'où, tel un dieu invisible et vénéré, il observe ses sujets s'animer au gré de sa fantaisie. Car, plus que sur l'enseignement religieux, il se fonde sur sa propre philosophie pour recréer un univers et orchestrer leur destinée à ses propres fins.

Un seul argument, une seule promesse suffit à déclencher un fanatisme sans mesure dans le cœur naïf de ces vaillants soldats qui, tout au long du règne du perfide Hassan, contribuent, au prix de leur vie, à conforter sa grandeur et à étendre son empire.

Doit-on à l'actualité de ces derniers mois la réédition de ce livre écrit en 1938 et traduit du slovène? Était-il prémonitoire? Il nous éclaire en tout cas sur le conditionnement psychologique qui peut conduire, encore aujourd'hui, au fanatisme.

Éd. Phébus - 12,96

Quand l'Europe parlait français

Marc Fumaroli

Au Siècle des lumières, la France déborde d'une joie de vivre et affiche un raffinement bénéfique au rayonnement de sa culture à l'étranger. Versailles devient le salon de l'Europe. Toute l'élite européenne parle français: souverains, diplomates, femmes du monde, écrivains se doivent de communiquer dans la langue de référence des artistes et gens de lettres.

Ce livre nous présente une trentaine de ces personnages, ainsi que des extraits de leur correspondance, choisis pour la richesse des informations sur les événements ou les courants de pensée dont ils furent témoins et qu'ils rapportent.

Historien de notoriété internationale des formes littéraires et artistiques européennes, l'auteur a enseigné dans diverses universités françaises et anglo-saxonnes. Il a été élu en 1995 à l'Académie française. ■

Éd. de Fallois - 22,71

Martine Ardens

Le Cri du sablier
Chloé Delaume

Le Cri du sablier est un cri de souffrance. Celui de Munch jaillissant des mille gorges fauves de Delacroix. De la douleur à la délivrance, il narre la quête d'une jeune femme qui, redevenant enfant l'espace de ce cri, fouille dans la violence de ses souvenirs pour en faire jaillir son identité. Et l'instrument de cette fouille, véritable scalpel cérébral, c'est la langue. Une langue aiguisée, coupante, riche, une langue érudite, sonore, puissamment métaphorique, finalement: une langue mentale. Parce que c'est dans le cerveau que se rejoue le drame, parce que c'est là, dans l'intimité de sa pensée actuelle, que l'enfant doit de nouveau affronter le monstre-père. Dans cette lutte contre le souvenir, contre cette «*mémoire qui est le meilleur moyen d'être malheureux*», seule une pensée créatrice, nouvelle matrice, peut la soutenir, un langage de l'intérieur, sur les eaux tourmentées où navigue, bateau de feu surgi de ce magma mental, la salvatrice poésie.

Maîtresse et maîtrisée, cette langue-pensée, pour notre plus grand plaisir, irrigue de son originalité souvent mêlée d'ironie le désert de sable... ce sable paternel, menaçant, omniprésent, ce sable qui s'écoule en avalanche et engloutit les années, la vie; ce sable du temps, grains-chronomètre du vaste sablier, qui englobe tout... Comme Moïse, voilà Chloé lancée à la recherche d'un signe divin: ici, son moi. Ce moi profond qui dort sur le sol, criminel geôlier, des grains de jadis... Et nous le suivons dans cette «chute» vers l'air libre. Un cri, donc. Celui du nouveau-né. Puisqu'il s'agit bien ici d'une naissance, ou plutôt d'une renaissance. Fruit de la réminiscence, celle-ci s'instaure peu à peu par le biais d'une explosion créative au style volcanique, bouillonnant d'une invention et de trouvailles. En gros: une lave aspirée, crachée par le volcan de l'être pour noyer le chaos.

On l'aura compris, ce récit avant-gardiste, où la forme se fait mosaïque pour servir le fond, où les débris de verre se recollent librement pour que surgisse le miroir où se contempera enfin le moi affranchi, ce cri du sablier, constitue un véritable petit bijou. Comme un rubis radical. Beau, rare, et tranchant. ■

Éd. Farrago - 133 p. 12,96

Jérémie Bossone



LIRE EN VO

The body artist
don De Lillo

Thirty years after his first masterpiece *Americana*, a meaningful title boosting his utter criticisms towards the American establishment, **don De Lillo** publishes his thirteenth novel, *The body artist*, a short piece of fiction closer to the novella than to his former epics like *Mao II*, *Libra*, *White noise* and *Underworld*, his ultimate achievement. An outstanding writer, he won many honors in foreign countries including the national booker prize.

Less involved in the full stream of the American Psyche, he concentrates here on a single character, a woman artist, rooted in a humanly routine, widow of a «*cinema's poet of lonely places*» whose «*subject was people in lands of estrangement*». The artist in question lives in a lonely coast, in a strange house where she meets a man who seemed to come from nowhere, introducing himself as a science teacher in high school. She saw him as the embodiment of her deceased husband, and projected in a fourth dimension. She thinks she's the first woman to abduct an alien, who marks awareness of her own life. As a body artist, she tries to shake off the body and with that weird companion, to penetrate the vortex of the soul.

The author, in a very vivid and colourful style revisits «*the stream of consciousness*», indulging in an erotic reverie, in a climate of a metaphysical ghost story, not far from the quests of Samuel Beckett and Virginia Woolf. ■

A scribner paperback fiction, available at «Village Voice».

André-Charles Cohen

Le nouveau visage de la santé

Dans son prestigieux ouvrage, *Médecine Quantique. Comment comprendre l'origine de la maladie pour enfin la traiter*, le **Dr Nadine Schuster** change l'utopie en réalité. Cette femme magistrale se sert de la science pour composer un hymne à la santé, brandissant la théorie des *quanta* dans une démonstration impressionnante

Elle se joue des pièges dressés par une nature rendue trop inventive à cause d'une foule d'apprentis sorciers et fait apparaître dans une analyse scientifique le véritable bilan médical d'un demi-siècle de tâtonnements. Devant une telle ouverture d'esprit, l'on se prend à rêver d'un monde médical qui se donnerait la peine d'emboîter le pas à cette brillante chercheuse, pour le rétablissement salutaire d'un équilibre humain actuellement très compromis.

Selon le schéma présenté dans *Médecine Quantique*, elle nous montre la maladie sous

un jour bien différent. On doit d'abord s'occuper de la part humaine du patient, prévoir les désordres à venir au lieu de se jeter *a posteriori* dans le traitement d'affections graves à coups de médicaments aux effets secondaires lourds, sans assurance de guérison. Pour cette chercheuse, la vie psychique serait liée à la physique dans la dualité onde/particule. Alors, oublier la mécanique quantique et son importance dans l'ordre universel, négliger cette même théorie au cœur de notre société, omettre son action externe et interne à l'humain, de quoi désaccorder le « la » d'un peuple déjà passablement éprouvé par son propre héritage génétique.

Quant aux abus de vaccinations, des traitements actifs répétés et de toutes sortes d'expériences inconsidérées, ils aboutissent forcément au déséquilibre des forces électro-magnétique, de gravitation et nucléaire dans la biologie. Il résulte de cet état un dysfonctionnement général du concept matière/énergie, et le corps humain devient

alors la cible d'agressions incontrôlables. Ne disposant plus de défenses immunitaires suffisantes, il s'avère incapable de repousser les attaques des rétrovirus. De plus, l'équilibre naturel rompu par une kyrielle de pollutions externes et internes complique encore ce mal profond.

Dans *Médecine Quantique*, **Nadine Schuster** nous explique tout le processus conduisant à supprimer « l'immuno-stress » responsable des désordres à l'échelon nucléaire atomique de la matière vivante concernée, en s'attaquant à la source du mal pour inverser l'entropie corporelle et environnementale par le rééquilibrage des *quanta*, nous laissant méditer sur le sens de la vie.

« *La quête de l'Amour, de la Vérité et de la Beauté serait-elle l'expression extérieure et intérieure de la voie menant à la néguentropie ?* » ■

Éd. Trédaniel - 15

Christian Bedoin

RETOUR AUX SOURCES

Les Combats de Victor

Victor Hugo (1802 – 1885) fait partie de ces auteurs qui possédaient une plume combative, mais sa grande distinction était d'avoir joint les actes aux mots et d'en avoir fait la mission de toute une vie. Il était en effet persuadé qu'« *un encrier vaincra les canons.* » Le bicentenaire de sa naissance est l'occasion de rappeler à notre mémoire ces combats qui ont fait de lui plus qu'un écrivain ou un poète, mais un véritable orateur et humaniste.

Il foisonne d'idées et de messages à transmettre. C'est pourquoi il disait de lui-même à son éditeur Hetzel en 1854 : « *je suis à moi tout seul un avenir pour un libraire.* » Et pour que ses textes aient un impact direct sur les lecteurs, il utilise dès que possible la presse dont il est un fervent partisan : « *je le sais, la presse est haïe, c'est là une grande raison de l'aimer.* »

Ses trois principaux combats pourraient se résumer ainsi : « *seules l'instruction, la justice sociale et la charité empêcheront*

les "infortunés" de devenir des "infâmes".

L'instruction scolaire pour tous est sa première bataille. « *En un mot, civiliser les hommes par le calme rayonnement de la pensée sur leurs têtes, voilà aujourd'hui la mission, la fonction et la gloire du poète.* » Victor Hugo attribue à l'ignorance humaine la propension à la violence. Et la solution n'est pas dans la répression par l'enfermement, mais dans la prévention par l'éducation et l'ouverture d'écoles pour tous.

Son deuxième engagement est la lutte contre la peine de mort. Lorsqu'en 1848, il déclare à l'Assemblée : « *je vote pour l'abolition pure et simple et définitive de la peine de mort* », son discours est bien mûri. Il avait déjà fait scandale des années auparavant en éditant *Le Dernier Jour d'un condamné* (1829) et *Claude Gueux* (1834) qui, en plus d'aborder un thème impertinent pour l'époque, décrivent les sentiments éprouvés par le prisonnier, idée impensable ! Il a obtenu, entre autres, de Louis-Philippe, la grâce de Barthès. Un an plus

tard, Hugo remue à nouveau les bancs de l'Assemblée en évoquant son troisième combat, la misère.

Il déclare en effet, « *je suis de ceux qui pensent et qui affirment qu'on peut détruire la misère.* » et il le prouve au quotidien, en mettant sa pierre à l'édifice de destruction de la pauvreté. Ses carnets récapitulants ses gestes journaliers de charité en sont une démonstration. Son ouvrage, *Notre-Dame de Paris*, écrit en 1831, évoquait déjà avec clairvoyance la misère du Paris du XV^e siècle. Mais son œuvre manifeste est certainement *Les Misérables* (1862), roman populaire qu'il avait souhaité accessible aux plus démunis en réclamant l'édition en petit format et à bas prix.

Si le deuxième combat a fini par être gagné en 1981 par l'abolition de la peine de mort, les deux autres sont plus que jamais d'actualité et dépassent le pouvoir des mots d'un écrivain. Il appartient à chacun de nous de poursuivre son action et pourquoi pas en tenant un carnet de charité. ■

Alessandra de Salvatore

ANNONCE

INVITATION

La Librairie Murat (122, bd Murat, 75016 Paris) vous invite à rencontrer **Sylvie Maligorne** **jeudi 11 avril** de 17h30 à 19h00 à l'occasion de la parution de *Duel au sommet* - Éd. du Seuil (19)



Journaliste à l'AFP, accréditée auprès du Premier Ministre, Sylvie Maligorne relate les faits politiques dont elle est témoin quotidiennement à Matignon où elle a observé avec soin six premiers ministres, de gauche et de droite. Récit précis, journal plein d'anecdotes qui nous aidera à y voir plus clair au cours de cette campagne présidentielle.

Parlons-en

En 2001, le monde du livre n'a pas battu de records, *Harry Potter*, en revanche, petit bonhomme malicieux et rêveur, a fait beaucoup parler de lui et de son auteur. Il a conservé très brillamment sa place, la première. Le Goncourt, *Rouge Brésil*, un très bon livre, a vu ses ventes en fin d'année se maintenir très honorablement. Quant aux autres prix littéraires, ils ont déçu.

Dans son dernier ouvrage, *Voyez comme on danse*, Jean d'Ormesson évoque ces prix : « Longtemps la littérature avait reposé sur des œuvres. Elle reposait maintenant sur des tactiques, appuyées sur des pouvoirs. Elle était encore, en partie, une question de talent. Mais elle était liée plus que jamais à un jeu compliqué de structu-

res et de réseaux. Le lien entre l'auteur et le lecteur était submergé sous une foule de relations annexes. Le plaisir que pouvait donner un livre ne comptait déjà presque plus. L'œuvre elle-même s'effaçait. Ce qu'on appelait jadis une œuvre se réduisait au rôle d'un pion sur l'échiquier littéraire. La littérature était une partie de go. Une bataille. Une épreuve de force à l'intérieur d'un grand jeu dominé par le commerce et la politique. Elle n'était plus rien qu'une guerre menée avec d'autres moyens. Le Goncourt, comme les autres prix, ne couronnait plus seulement des auteurs : il couronnait aussi des éditeurs. Il y avait entre eux un équilibre à respecter. Des échanges se négociaient. La littéraire était un art.

Elle était aussi une Bourse où des coups se jouaient. » Qu'en pensez-vous ?

Le nom « Pivot » n'est-il pas un peu synonyme du mot livre. Le verrons-nous intégré aux autres synonymes : bouquin, fascicule, livret, opuscule, plaquette dans une prochaine réédition ? La nouvelle édition, *Double je*, est diffusée un dimanche par mois, au risque de déboussole les anciens assidus de Bernard Pivot devenus par nécessité des adeptes de Beigbeder, de Guillaume Durant ou de P.P.D.A. Peut-être lui reviendront-ils ! ■

Jean-Jacques Rebuffat

Claude Sautet ou les choses de sa vie Gérard Langlois

Claude Sautet ou les choses de sa vie est une étude exhaustive de la carrière du cinéaste récemment disparu. Plus qu'une simple biographie, le livre écrit par Gérard Langlois, journaliste et critique de cinéma, est une incursion dans l'univers professionnel et affectif d'un cinéaste très représentatif d'un certain classicisme « à la française », qu'il a su transcender pour une impeccable direction d'acteurs et le portrait acéré de « losers », en dépit, ou à cause, de leur position sociale.

L'étude s'articule autour de cinq axes : la trajectoire du réalisateur, l'analyse de ses treize films, les commentaires du cinéaste, les témoignages de ses colla-

borateurs, et sa filmographie, incluant notes et documents. Le récit nous replonge dans le contexte de l'après-guerre, où les aspirants metteurs en scène effectuaient un parcours du combattant plutôt hiérarchisé : assistanat, confection de dialogues, réécriture de scénarios. Après un premier essai où Sautet, curieusement, dirigea Henri Salvador, il attire l'attention du public et de la critique, avec *Classe tous risques*, interprété par Lino Ventura, où il révisé les codes du film noir américain et, quelques années plus tard, *L'Arme à gauche*, toujours avec Lino Ventura.

Mais ce n'est qu'à la fin des années 60, avec *Les Choses de la vie*, étroitement associées à Michel Piccoli et Romy Schneider, qu'il impose un style très particulier, un montage nerveux et surtout une vision de

sociologue apte à débusquer « toutes les petites failles de l'existence. » Il restera fidèle à ses préoccupations et à ses interprètes tout au long d'une carrière brève, mais particulièrement emblématique.

Excellent directeur d'acteurs en symbiose avec ses dialoguistes, le compositeur de la musique de ses films et son chef opérateur, le réalisateur a composé comme une partition une œuvre singulière que l'étude fort bien documentée et très précise de Langlois nous permet de mieux appréhender, en soulignant sa cohérence.

Publié aux éditions NM7, le livre vient de recevoir le prix Simone Génevois qui récompense annuellement un ouvrage représentatif de l'histoire du 7^e art. ■

André-Charles Cohen

GOURMANDISE ET LITTÉRATURE

Un « Carême » qui n'incite pas au jeûne !

Napoléon I^{er}, qui ne supportait pas de consacrer plus de dix minutes à ses repas, n'avait rien d'un gastronome. Ses officiers de bouche, faute d'avoir l'occasion de montrer leurs mérites, n'étaient pas les mieux lotis de son armée. Entre 1804 et 1814, onze chefs se succédèrent aux Tuileries.

Marie-Antoine Carême (1784 – 1833), heureusement, ne gâcha pas son talent à son service ; une carrière internationale l'attendait. Engagé par le prince de Talleyrand qui l'enleva à son pâtissier, Bailly, célèbre à l'é-

poque, il participa à la confection du banquet donné en l'honneur du sacre impérial. Des années plus tard, il servit la cour d'Angleterre, puis celle de l'empereur d'Autriche. Un moment chef de cuisine du tsar Alexandre de Russie, il entra chez le baron de Rothschild. Il y rencontra Rossini qui lui reconnut un génie égal au sien !

Carême disait : « Les beaux-arts sont au nombre de cinq, à savoir : la peinture, la sculpture, la poésie, la musique, l'architecture, laquelle a pour branche principale la pâtisserie. » Il s'illustra en effet dans l'art des pâtisseries « monumentales », dont la pièce

montée, en s'inspirant des projets d'architecture qu'il était allé étudier au Cabinet des Estampes.

On lui doit aussi plusieurs ouvrages qui furent les références des cuisiniers de tout le XIX^e siècle : *Le Pâtissier pittoresque* (1815) ; *Le Pâtissier royal parisien* (1825) ; *le Maître d'Hôtel français, ou Parallèle de la cuisine ancienne et moderne* ; *Le Cuisinier parisien ou l'Art de la cuisine au XIX^e siècle*. Il nous a légué diverses façons de préparer le gibier, les timbales de légumes, le mille-feuilles et la charlotte à la crème. Hum ! ■

Martine Ardens

Adressez ou déposez vos lettres à la Librairie Murat, 122 bd Murat, 75016 Paris ou par email à libmurat@club-internet.fr